

HOMÉLIE POUR LA PROFESSION RELIGIEUSE DE SÉVERINE

De Mgr Emmanuel GOBILLIARD – 16 août 2026

Évangile de la femme cananéenne (Mt 15, 21-28)

Quand la Cananéenne s'avance, le premier réflexe des disciples est de la renvoyer. Nous connaissons assez l'Évangile pour deviner la suite : Jésus va la relever. Il va dire d'elle ce qu'il a dit des enfants — « laissez-la venir à moi » — ou bien il va lui poser la question qu'il pose partout ailleurs : « Femme, que veux-tu que je fasse pour toi ? » Or c'est l'inverse qui arrive. Il lui répond qu'il n'est pas venu pour elle, qu'il est d'abord venu pour les autres, et qu'il n'est pas juste de lui donner le pain destiné aux enfants. Si je prononçais ces mots-là dans une aumônerie, je crois que je serais mis en examen.

En méditant ce passage, un souvenir m'est revenu : le sketch de Fernand Raynaud sur cet étranger dont on répète, au village, qu'il « vient manger le pain des Français ». À force d'être regardé comme un intrus, l'homme s'en va. Et depuis, il n'y a plus de pain au village : c'était lui, le boulanger. J'entends encore cette phrase aujourd'hui, et je reconnais dans la réaction des disciples une réaction très ordinaire. C'est une réaction de peur. Une peur qu'il ne faut pas d'abord condamner, mais accueillir, pour la comprendre. C'est exactement ce que fait Jésus : il laisse les disciples porter au jour cette violence née de la peur, née aussi d'un sentiment d'injustice — « il vient prendre ce qui est à moi, c'est trop injuste ». De ce sentiment naissent la peur, la colère, la violence.

Et voici ce qui est saisissant : c'est l'un des rares passages de l'Évangile où Jésus semble se laisser glisser dans la colère des siens, dans leur violence. « Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants et de le jeter aux petits chiens. » Je reprends la phrase, tant elle est dure, tant j'ai peine à la faire mienne. Jésus traite cette femme comme un chien. Il entre dans cette logique presque maléfique qui est celle de ses disciples. Pour les y rejoindre et les y reprendre, sans doute. Car d'une chose au moins je suis certain : il sait parfaitement ce qui va suivre. Il a perçu la force de cette femme, sa foi, son humilité, sa détermination. Il sait ce qu'elle va répondre.

Et elle répond : « Oui, Seigneur, mais justement : les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. » Tout est renversé. Que dit-elle, en substance ? Elle dit : une miette de toi me suffit. Une miette de ta parole, une miette de ton pain. Et si nous la replaçons dans le contexte de notre eucharistie : une miette de ta vie, une miette de ton corps, une miette de ta divinité, une miette de ton pardon, qui viendra rejoindre la miette — ou plutôt le grain de sénévé — de ma foi. Avec le centurion romain, cette femme exprime peut-être la plus grande foi qui se soit rencontrée en Israël.

Car dire « un rien de toi me suffit » est une parole immense. C'est reconnaître qu'un rien de Jésus, c'est toute sa présence ; qu'un rien de sa divinité, c'est sa divinité tout entière. Le Seigneur, en effet, ne sait pas se donner à moitié : lorsqu'il ne donne qu'un peu de lui-même, il se donne tout entier. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus le dirait à sa manière : il se donne à la mesure de ce que je puis recevoir, c'est-à-dire qu'il me remplit et me comble de sa présence.

Quelle foi extraordinaire ! Les disciples en restent interdits. Celle qui pouvait se croire humiliée est celle que Jésus met en avant. Cet épisode fait penser à la Samaritaine, et à tous ces étrangers, à toutes ces étrangères, qui deviennent — par leur humilité, leur pauvreté, leur simplicité, et jusque par l'aveu de leur vie et de leur douleur — le réceptacle de la présence de Dieu et les témoins du Christ ressuscité, alors même qu'ils n'appartenaient pas au sérail.

J'ai beaucoup aimé le chant d'entrée : il m'a reconduit à la Samaritaine. Et je me suis dit que je vous souhaite à tous d'être des Samaritaines. D'être des assoiffées de Dieu et de son amour ; des assoiffées d'amour, fussent-elles blessées et humiliées. Soyons tous des Samaritaines, car à mesure que nous le deviendrons, nous recevrons la grâce de devenir des puits. Être samaritaine, c'est déjà devenir source : parce que l'on reçoit l'infini, on peut le partager.

Ce weekend, la fête de l'Assomption nous a longuement fait méditer sur Marie, dans son humilité et sa pauvreté, dans son Magnificat, dans ce cri de joie où elle manifeste elle aussi la charité. Elle appartenait pourtant pleinement au peuple de l'Alliance, et jusqu'à la famille ; mais c'est par son humilité et par sa pauvreté qu'elle a été, physiquement, le premier réceptacle de la présence du Dieu incarné.

Voilà le mystère de la vie chrétienne, le mystère du baptême, porté ici à une plus grande exigence et à une certaine hauteur par la profession des conseils évangéliques. La vie religieuse n'est rien d'autre que le prolongement du baptême, là où se mêlent en nous la Samaritaine et la source : tantôt réceptacles, tantôt témoins — nous surtout, qui avons reçu une mission. Car nous ne pouvons donner le Christ qu'à la mesure où nous le recevons.

Chère Séverine, c'est à cela que vous vous engagez aujourd'hui. Imitons ces femmes de l'Évangile que Jésus met en valeur et qu'il comble de sa présence. Imitons Marie, dont la sainteté aura été de faire de chaque instant de sa vie une occasion d'aimer, quelles que soient les circonstances — surprenantes, douloureuses, tristes ou joyeuses —, quels que soient les événements, de Cana à la croix. Elle est, d'une certaine manière, la première à assumer la vie religieuse sans cesser d'être épouse et mère. Elle est la première à nous montrer que le but de toute vie est de recevoir le Christ et de le donner.